

JOURNÉE INTERNATIONALE DES DROITS DES FEMMES

La parole à nos collaboratrices

A l'occasion de la journée internationale des droits des femmes (8 mars), nous avons demandé à différentes collaboratrices des services diocésains de compléter cette phrase: "Etre une femme engagée en Eglise aujourd'hui, c'est ..."

Les avis recueillis révèlent avant tout la complexité d'une réalité au cœur d'une institution pluriséculaire en voie de mutation, leur diversité dévoile la richesse des approches, des regards, et ceux-ci nous interrogent sur notre propre place en Eglise, que l'on soit un homme ou une femme. Ils nous invitent surtout à poursuivre ce chemin synodal voulu par François, éclairés par la multiplicité des vécus personnels.

L'Eglise au féminin pluriel

La complémentarité serait-elle encore la (seule) clé de compréhension du rôle et de la place des femmes dans l'Eglise? Ici aussi, la femme est-elle un homme comme un autre? Revendiquer ou témoigner, à quoi se sentent-elles aujourd'hui appelées? Que nous disent les principales intéressées?

Etre une femme engagée dans l'Eglise aujourd'hui, c'est, pour Mathilde, nouvelle référente en écologie intégrale, "un peu comme un homme, revendiquer une place juste et faire entendre sa voix". Pour Yvette, c'est plutôt naturel. "Devant le tombeau vide, les femmes occupent une place toute première dans les Evangiles. A tous niveaux, notre témoignage est donc primordial." Mère et épouse, enseignante et libraire chez Siloë, Yvette estime que ses multiples engagements viennent colorer la mission de et en Eglise, non pas à coups d'éclat mais en étant tout simplement signes de l'amour de Dieu au quotidien.

Etre une femme engagée dans l'Eglise aujourd'hui, c'est aussi, selon Isabelle, de la Pastorale des migrants, bousculer des certitudes et des évidences. Non seulement pour soi-même, pour ses proches et pour tous ceux que nous croisons sur notre chemin.

Audrey, assistante paroissiale, nous confie que cette réalité est complexe. "Je vois mon engagement comme un défi et une chance pour notre Eglise. Aussi comme une complémentarité de dons et de talents". Même si ce n'est pas tous les jours évident à concrétiser.

Enfin, Bénita, responsable adjointe du SDJ, trouve que c'est stimulant d'être une femme en Eglise, malgré les préjugés persistants. "Les femmes apportent une autre vision, une compassion profonde et une force discrète aux communautés". Le défi - de taille! - est de trouver une manière de travailler ensemble pour construire une communauté plus dynamique et inclusive, où chacun, indépendamment du genre, de l'âge peut trouver sa place dans le service de Dieu, conclut-elle.

✍️ Sophie DELHALLE

JOURNÉE DE RÉCOLLECTION DIOCÉSAINE

Devenir artisan de paix



© Sophie Delhalle

Les acteurs pastoraux du diocèse de Liège se sont rassemblés le mardi 27 février pour la journée annuelle de récollection au sanctuaire Notre-Dame de Banneux.

Cette année, ils sont venus écouter Hilde Kieboom, qui a implanté la communauté de Sant'Egidio en Belgique en 1985 et dont elle est l'actuelle présidente. Cette dernière a proposé une large réflexion sur la paix aujourd'hui menacée sur tous les continents, l'Europe ne faisant plus exception depuis l'éclatement du conflit entre la Russie et l'Ukraine il y a tout juste deux ans. Nous devons toutefois résister à la tentation de fermer les yeux sur cette actualité dramatique et sidérante. Hilde Kieboom nous a rappelé que la guerre est la "mère de toutes pauvretés".

"La paix, c'est notre grand bien commun, notre maison commune", un travail de longue haleine. "Nous devons continuer à croire en la possibilité d'une paix", clame la présidente de Sant'Egidio, dont l'expertise dans la résolution de conflit est largement reconnue. Et la prière a plus que certainement un rôle à jouer dans la construction de la paix.

En fin de matinée, les participants ont vécu une célébration autour du thème du grain de blé, au cours de laquelle ils ont pu recevoir le sacrement de la réconciliation.

Après la pause déjeuner, Hilde Kieboom a donné quelques pistes concrètes pour vivre la solidarité et l'inclusion. "Tout le monde vit dans sa bulle alors que nous devons créer des ponts", souligne la présidente. Il y a une bataille à mener pour inclure tout un chacun et pour que "le pain du bonheur soit mangé par tous", affirme encore l'oratrice. Après un temps d'échange, la journée s'est achevée par une prière co-animée par les deux responsables de la communauté liégeoise de Sant'Egidio et l'invitée du jour.

✍️ A.H./S.D.

RAMADAN ET CARÊME

Trois questions à Michaël Privot

En 2024, les mois de ramadan et de carême se superposent. Faut-il pour autant céder à la tentation de les mettre sur le même pied? Réponses de l'islamologue Michaël Privot.

En quoi consiste le ramadan ?

De l'aube au coucher du soleil, les musulmans doivent s'abstenir d'ingérer quoi que ce soit et ne peuvent avoir de relations sexuelles. C'est un jeûne sec, assez rude pour l'organisme. L'idéal est de bien s'hydrater pendant la nuit, mais ce n'est pas évident. Le ramadan invite bien évidemment à pratiquer assidûment la prière et à se plonger dans la lecture du Coran.

Le ramadan est-il obligatoire pour tous les musulmans ? A partir de quel âge ?

Toute personne en capacité doit observer le jeûne du ramadan. Les personnes qui voyagent ou dont l'état de santé ne le permet pas comme les femmes enceintes ou les diabétiques en sont dispensées. Le ramadan doit être observé à partir de la puberté. L'idée de base est que celle ou celui qui fait le ramadan en comprenne les raisons. Le plus important selon moi, c'est que chacun connaisse ses limites. Il faut impérativement éviter de se mettre ou de mettre les autres en danger.

En quoi peut-on éventuellement rapprocher le ramadan du carême ?

Ce sont deux pratiques ascétiques qui ont évolué. Je dirais qu'elles mettent en avant les mêmes valeurs de partage, d'hospitalité, de fraternité et de charité. Elles se vivent dans le même esprit d'ouverture à Dieu, aux autres mais invitent aussi à l'intériorité. La principale différence est que le carême est socialement moins visible et qu'il se vit peut-être de manière plus individualisée. A contrario du ramadan où la dimension communautaire est centrale, c'est une période d'intensification des relations sociales, c'est le moment de l'année où la communauté musulmane prend conscience de sa propre existence collective. Il y a dès lors une pression plus forte à l'observance, une forme d'émulation assez puissante aussi au sein des familles, même si l'on constate un nombre croissant de personnes qui revendiquent leur droit à ne pas le pratiquer pour des raisons qui leur appartiennent.

✍️ Propos recueillis par Sophie DELHALLE